Raison et passion dans l'éthique de Hans Jonas

De la peur à la compréhension de la technoscience

Ousmane NGOM

Docteur en Philosophie, Enseignant vacataire, Université Cheikh Anta Diop, Dakar

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.9613

Résumé : En posant la peur comme principe heuristique de la responsabilité, Hans Jonas introduit un concept que la tradition philosophique, essentiellement rationaliste, écarte du champ de la rationalité. Une telle approche ne manque pas de soulever des réserves sur la capacité de la peur à fonder l'agir tant dans le domaine de l'action politique que de l'investigation scientifique. Au-delà des progrès de la science et de l'apport de la technique dans l'amélioration des conditions de vie de l'homme, c'est l'ontologie de l'artefact technologique au sein de la culture technoscientifique qui amène à remettre en question le recours à la peur. Celle-ci renforce l'accusation écofictionniste à l'égard de Jonas et est perçue comme inhibitrice de la recherche scientifique ou entravant les décisions politiques. Mais cette dualité entre la peur et la raison peut être dépassé par une approche compréhensive de la technique et par un contrôle de la technique dont l'autonomie exige non pas une peur pathologique ou un technicisme exagéré mais une précaution bien mesurée.

Mots-clés : peur ; rationalité ; technique ; éthique ; précaution

Abstract: By positing fear as a heuristic principle of responsibility, Hans Jonas introduces a concept that the philosophical tradition, essentially rationalist, excludes from the field of rationality. Such an approach does not fail to raise reservations about the capacity of fear to found action both in the field of political action and scientific investigation. Beyond the progress of science and the contribution of technology to the improvement of human living conditions, it is the ontology of the technological artifact within techno-scientific culture that leads to questioning the use of fear. This reinforces the ecofictionalist accusation against Jonas and is perceived as inhibiting scientific research or hindering political decisions. But this duality between fear and reason can be overcome by a comprehensive approach to technology and by a control of technology whose autonomy requires not a pathological fear or an exaggerated technicism but a well-measured precaution.

Keywords: Fear ; rationality ; technique ; ethics ; precaution

1 Introduction

Penser le couple science et technique c'est réfléchir sur un domaine dont l'actualité et l'omniprésence confèrent une certaine banalité, si bien que l'usage courant des objets techniques rend compte de leur caractère ambivalent. C'est dire que la science et la technique, souvent confondues, sont bien connues de par leur caractère à la fois positif et négatif. Ce second aspect se manifeste souvent par la méfiance ou la peur. Si la peur est généralement née de l'inconnu ou de l'ignorance[1], il semble paradoxal d'en faire le fondement d'une théorie philosophique. Pourtant Hans Jonas fait de la peur le moyen par lequel la responsabilité humaine trouve un de ses fondements éthiques. Pour Jonas, la peur engendre la connaissance du mal et éveille la conscience éthique face au effets désastreux de la technoscience. C'est que pour lui, l'appel à la raison ne peut réveiller le sentiment adéquat pour sauver le vivant dont le péril n'est pas suffisamment perçu par l'analyse discursive, et que la sagesse et la méthode discursive ont montré leurs limites. La question qui se pose est la pertinence de l'heuristique de la peur et sa réception dans l'action politique et la recherche scientifique. Sur le plan éthique, peut-on poser un principe fondamental suffisamment valable à partir de l'argument de la peur ? Comment opérer un dépassement du principe de l'heuristique de la peur (tout en le maintenant) et l'inscrire dans un cadre discursif pouvant opérer dans les domaines scientifique et politique ?

À partir de cette problématique, nous posons l'hypothèse que la peur, en tant que catégorie de la passion, disqualifiée par la tradition philosophique, n'engendre qu'une éthique de la compassion et de la commisération dont les effets sont peu durables, et que les problèmes éthiques que soulèvent la science et la technique requièrent une attitude compréhensive à la fois facteur et effet d'une culture technique commune qu'il convient d'instaurer.

La méthodologie est essentiellement théorique et porte sur une analyse de la problématique de l'heuristique de la peur dans la fondation de l'éthique chez Hans Jonas.

Dans un premier temps nous montrons que malgré la disqualification de la peur par la tradition philosophique, Hobbs et Hans Jonas lui accordent une dimension discursive qui peut éclairer l'action humaine. Dans un deuxième moment, il s'agira de voir comment Hans Jonas élève la peur au rang de principe éthique à travers le concept de « l'heuristique de la peur » et en quoi l'application d'un tel principe pose problème dans les domaines scientifique et politique. Dans un troisième moment, nous montrons que la peur peut certes engendrer un éveil de l'esprit face aux méfaits de la technique, mais la capacité à être ému par le mal ne peut être durable que par la compréhension et le contrôle de la technique devenue autonomie.

[1] Dans l'épicurisme, la peur de la mort n'est que l'effet de l'ignorance de ce qu'est la mort. L'effroi que suscite l'idée de la mort n'est pas née de l'expérience de la mort, expérience jamais directement vécue, mais d'une fausse représentation de la mort.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

2 Analyse conceptuelle : le statut de la peur dans la tradition philosophique

2.1 La disqualification du concept de la peur

Dans ce travail d'analyse conceptuelle, il s'agit, dans un premier temps, de voir la signification de la notion de peur en la comparant avec l'étonnement que nous considérons comme une notion voisine en ce sens qu'il est possible, à première vue, de classer les deux concepts dans la catégorie de la passion. Nous allons ensuite voir le sens positif qu'en donnent Hobbs et Hans Jonas.

Si la raison a été au fondement de la philosophie, c'est qu'elle a pris le pas sur la passion dont la dimension subjective semble éloigner l'enquête philosophique de l'objectivité qui en assure la tension vers l'universalité. Dans la tradition philosophique, du point de vue logique, l'étonnement est à l'origine de l'émergence de la réflexion philosophique. Aristote, s'inscrivant dans le sillage de Platon, écrit :

> C'est, en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avançant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Étoiles, enfin la genèse de l'Univers. Or apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (c'est pourquoi même l'amour des mythes est, en quelque manière amour de la Sagesse, car le mythe est un assemblage de merveilleux. (Aristote, Métaphysique A, 2, 982 b 10, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1991, p. 8-9).

L'étonnement consiste ici en une posture cognitive qui vise à élever l'esprit au rang d'un mode d'explication rationnelle de la réalité, qui éloigne le sujet du simple émerveillement stérile. Cet étonnement est à distinguer de l'étonnement muette qui s'apparente à la peur que suscite l'inconnu, l'inhabituel, le merveilleux, source d'impuissance et l'ignorance. Dans ce type d'étonnement assimilable à la peur, la pensée perd son pouvoir de délibération qui éclaire l'action. Donner à la peur une dimension heuristique s'opposerait donc à la tradition philosophique selon laquelle, cette peur, du fait qu'elle émane de la passion, des émotions ou des désirs, nécessite l'exercice de la raison pour orienter l'action vers le bien. La peur relève, dans cette tradition, de l'intempérance et de l'instabilité, et pour agir de façon lucide, il faut le concours de la raison dont le rôle consiste à conduire l'homme à la vérité et à dominer les passions.

Cette analogie établie entre la peur et l'étonnement amène à accorder la faveur à l'étonnement comme attitude discursive et à disqualifier la peur.

2.2 La réhabilitation de la peur

Même si la peur est un concept disqualifié dans la tradition philosophique, il n'en demeure pas moins qu'elle est considérée par Jonas et par Hobbs comme une catégorie opératoire dans le domaine de l'action. Cette dignité accordée à la peur lui confère

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

une place importante dans le processus des décision morales et dans la responsabilité du sujet.

Pour Hans Jonas, la peur est source de connaissance dans le processus de choix et de décision dans un monde marqué les méfaits de la technologie. Si l'heuristique est ce qui ouvre la voie à la découverte et à la connaissance, elle aide d'une part à éclairer la raison dans la recherche de la vérité ou de la découverte d'un savoir dans ses principes, sa démarche et ses conclusions, et d'autre part à renseigner sur les conditions et procédures adéquates dans les prises de décision. Elle éclaire les attitudes éthiquement acceptables. Il apparaît dès lors que la notion d'heuristique ne renvoie pas seulement à la dimension discursive ou au champ épistémologique d'une question donnée. Elle recouvre à la fois les domaines pratique ou théorique où la pensée et l'action s'affranchissent de l'arbitraire.

Mais est-il légitime d'associer les concepts d'heuristique et de peur ? En effet, une telle association apparaît comme une antinomie conceptuelle en ce sens que la peur, comme le reconnaît Jonas, jouit habituellement d'une certaine mauvaise réputation morale et psychologique dans le domaine de la pensée. Du point de vue de Jonas, la peur (ou la crainte), est différente de l'anxiété qui inhibe l'action. Elle constitue le point de départ d'une prise de conscience de l'ignorance de l'homme face au devenir de l'humanité éprouvée et menacée par les conséquences à long terme et d'une grande ampleur, absolument imprévisibles, incontrôlables et irréversibles de certaines transformations de la nature humaine et du vivant en général. Dès lors, la crainte devient un devoir né de notre ignorance des conséquences de nos propres actes et de notre incapacité d'en apporter les réponses adéquates. « L'heuristique de la peur » est un moyen ou une méthode de prise de conscience des méfaits de la technique sur l'homme et son environnement. Elle constitue un pilier fondamental de l'éthique du futur. Hans Jonas voit dans la peur une alternative à la problématique de la technologie. Dans *Une éthique pour la nature*, il écrit : « [...] peut-être la peur parviendra-t-elle à obtenir ce dont ni la sagesse ni l'intelligence politique ne sont capables ». (J. Hans, *Une éthique pour la nature* (EN), 2000 : p. 94.) La peur ne donne pas la preuve de l'existence du *malum,* mais permet de l'imaginer par l'expérience vécue[2]. La notion de peur pose un problème de traduction dans la version française de 1990 du *Principe Responsabilité* de Hans Jonas. Ce dernier, selon Jacques Dewitte, n'a pas parlé de peur mais de crainte. En effet, le terme allemand *Furcht* signifie crainte pour quelque chose. Dewitte fait la nuance entre la peur et la crainte. Il écrit :

> *Angst* désigne une peur à la fois énorme et indéterminée : c'est l'angoisse au sens que Heidegger a donné à cette notion une peur sans objet précis ou dont l'objet est global, étant la survie elle-même. *Furcht*, la crainte en revanche, désigne un sentiment qui ne porte pas seulement sur la cause du danger, mais sur quelque chose qui est menacé : on craint pour quelque

[2]Hans Jonas a vécu les horreurs de la guerre ; il témoin des conséquences dévastatrices de la bombe atomique utilisé en 1945 contre l'armée nippone. Longtemps après la guerre, Hiroshima et Nagasaki continuent de subir les impacts sanitaires et environnementaux de la bombe atomique. Partant de cette expérience, le monde a pris conscience du danger des applications technologiques dont certains effets échappent irréversiblement à l'homme. Cela exige, selon Jonas, d'accorder plus de crédit au pire qui se situe dans le futur et d'être disposé à être touché par le mal non pas objectivement, mais d'en être affecté par l'effroi qu'il suscite en nous.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

> chose, on tremble pour sa vie, pour sa place, pour sa dignité, etc. La crainte ainsi comprise n'est donc pas globale ; elle a un contenu. […] C'est une notion *intentionnelle* au même titre que la conscience, l'amour ou la haine, qui porte sur un objet extérieur au sentiment lui-même. (J. Dewitte, 22/2014, p. 211-232).

L'heuristique de la crainte est donc le mot le plus approprié pour désigner le sentiment d'où émane de l'obligation de prendre en compte ce qui, du fait de sa vulnérabilité, est menacé dans son intégrité ou dans son essence. Mais nous prenons la notion de peur chez Hans Jonas comme la crainte puisqu'en traduisant le terme *furcht* par peur, le traducteur français a certainement l'idée d'une peur non pas globale et indéterminée, mais d'un sentiment de sollicitude pour quelque chose en danger.

Hobbes reconnaît certes ce caractère impulsif des hommes du fait de passions, mais il en fait un point de départ du raisonnement et même un moyen de délibération. Si par délibération on entend généralement un processus raisonné par lequel on choisit librement un ensemble de moyens adéquats en vue d'une décision, pour Hobbes, ce choit est l'œuvre des passions. C'est dans ce sens qu'il écrit dans le *Léviathan* que « la somme totale des désirs, aversions, espoirs et craintes, poursuivies jusqu'à ce que la chose soit accomplie, ou jugée impossible, est ce que nous appelons délibération. » (T. Hobbs, 1982 : p. 55)

3 La peur comme fondement de l'agir et de la responsabilité

Dans ce point nous abordons d'une part la peur considérée comme un moyen dans le processus de délibération dans l'action chez Hobbs et d'autre part la peur comme principe fondamental de la responsabilité.

3.1 La fonction délibérante de la peur chez Hobbs

Généralement, la passion a pour origine la peur née de l'impossibilité, pour l'être humain, de connaître la réalité et ses causes. Ainsi, la peur constitue la passion la plus naturelle chez l'être humain[3]. Hobbes distingue la peur originaire et la peur mutuelle. Il précise : « La peur ne signifie pas être terrorisé par quelque chose de présent et donc être paralysé, mais elle consiste à se représenter un mal ou un danger futur au moyen de l'imagination, représentation qui nous pousse à agir. » (T. Hobbs, 1982 : p. 93)

En ce sens, la peur, au-delà de son caractère anthropologique qui permet de rendre compte de la nature humaine, renferme une dimension épistémologique. En effet, du point de vue épistémologique, il y a toujours un écart entre la perception d'un objet et sa représentation par le sujet. C'est cet écart, selon Hobbes, est à l'origine de la peur. Eugenio Cannata montre cette dimension épistémologique de la peur originaire en ces termes :

[3] Pour Hobbes, la peur constitue le fondement essentiel de l'ordre social et le moyen le plus sûr pour la conservation de l'ordre politique. La nécessité d'édicter des lois et de s'y soumettre repose sur la « peur d'une mort violente » qui pousse les individus à stipuler un pacte par lequel les individus sont soumis à la volonté du souverain.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

> La peur originaire nait exactement de cet écart incomblable qui nous rend conscients de notre impossibilité de connaître les causes des événements et donc de pouvoir les prévoir. Le monde nous apparaît donc comme un ensemble de phénomènes que nous ne sommes pas capables d'expliquer et cela produit dans chaque être humain un sentiment d'incertitude radicale qui engendre la peur originaire. (E. Cananta, 2016/2017 : p. 6)

Ainsi, puisque l'homme est par nature caractérisé par la finitude, la peur qui naît de cette finitude est une passion fondamentale, la base de toutes les autres, elle « précède toute forme d'expérience et elle est à la base de toutes les peurs humaines ». (J. Blits, 1989 : p. 425) Mais la question est de savoir comment cette peur fondée sur l'incertitude peut-elle être productive ? Du point de vue de la connaissance, la peur originaire ne saurait être productive et n'offre pas un cadre précis d'action dans la mesure où elle dérive « de la constante incertitude qui caractérise la finitude humaine » et qu'elle « est véritablement une passion paralysante, qui rend impossible, ou au moins très difficile, le fait d'agir dans le monde ». (E. Cananta, 2016/2017 : p. 6)

La peur productive est celle qui est née d'une « crainte mutuelle ». Même cette peur réciproque ne relève pas de l'action directe de l'homme, mais d'une nécessité de survie face à une éventuelle « mort violente » qui oblige le passage de l'état de nature à l'État civil. Hobbes écrit dans ce sens que « c'est donc une chose avérée, que l'origine des plus grandes et des plus durables société, ne vient point d'une réciproque bienveillance que les hommes se portent, mais d'une crainte mutuelle (*metus mutui*) qu'ils ont les uns des autres ». (T. HOBBES, 1982 : p. 93) Il est d'ailleurs légitime de se demander comment qualifier de productive ce qui engendre une soumission non librement consentie par le sujet. En réalité, la peur chez Hobbes, qu'elle soit originaire ou mutuelle, se présente comme une passion égoïste qui vise *a priori* la conservation de soi. L'ordre politique, que la peur mutuelle prétend bâtir, n'est qu'une production indirecte. En ce sens, ce qui est considéré comme la fin n'est qu'un moyen au service de la survie individuelle.

3.2 L'heuristique de la peur : le fondement de l'agir responsable

L'heuristique de la peur part d'abord de l'idée de la menace contre la « vraie image » de l'homme qu'il faut protéger d'une quelconque déformation et d'une éventuelle disparition. Du fait de la frayeur qui provient de la menace, on se fait l'image vraie de l'espèce humaine. Jonas écrit :

> Tant que le péril est inconnu, on ignore ce qui doit être protégé et pourquoi il doit l'être : contrairement à toute logique et toute méthode, le savoir à ce sujet procède de ce contre quoi il faut se protéger. C'est ce péril qui nous apparaît d'abord et nous apprend par la révolte du sentiment qui devance le savoir à voir la valeur dont le contraire nous affecte de cette façon. Nous savons seulement *ce qui* est en jeu lorsque nous savons que cela est en jeu. (Jonas Hans, 1995 : p. 49)

L'idée de la disparition de la valeur de l'humanité installe en l'homme la crainte et engendre la vraie représentation de cette valeur. C'est par la peur que l'on sait ce qui

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

doit être protégé. Cette approche est loin d'être fataliste ; elle s'inspire de l'expérience selon laquelle, la connaissance de la santé par exemple, apparaît suite à l'expérience de la maladie ; la paix s'apprécie mieux après le spectacle de la guerre, la probité face à la canaillerie. Il est plus aisé de savoir ce que nous ne voulons pas que ce que nous voulons. C'est par la dialectique que nous concevons avec plus de netteté chacun des éléments mis en jeu dans la contradiction. Cette peur n'est donc pas une angoisse stérile et paralysante face à la menace, elle incite à l'action préventive des méfaits possibles.

Par conséquent, la première obligation qui ressort de l'éthique de l'avenir est alors la disposition à la peur qui engendre l'idée que l'on se fait des effets lointains, du *malum* imaginé dans la représentation projective de l'objet de cette peur. Rappelons que ce qu'il faut préserver, ce n'est pas notre propre vie, ni notre être personnel, encore moins l'intérêt immédiat ou particulier des contemporains, mais l'existence de l'humanité future, le bien des générations à venir. Mais cette idée ne donne aucune preuve de ce qui est imaginé, elle peut seulement dévoiler le savoir de ce qui est possible. C'est en ce sens qu'il suffit pour une « casuistique heuristique imaginative ». ajoutons que la peur dont parle Hans Jonas n'est pas une peur qui immobilise, elle incite à l'action. Aussi écrit-il :

> La peur qui fait essentiellement partie de la responsabilité n'est pas celle qui déconseille d'agir, mais celle qui invite à agir ; cette peur que nous visons est la peur pour l'objet de responsabilité. […] La responsabilité est la *sollicitude*, reconnue comme un devoir, d'un autre être qui, lorsque sa vulnérabilité est menacée devient un « se faire du souci ». Comme potentiel en revanche, la peur est déjà contenue dans la question originaire avec laquelle on peut s'imaginer que commence toute responsabilité active : que *lui* arrivera-t-il, si *moi* je ne m'occupe *pas* de lui ? Plus la réponse est obscure, plus la responsabilité se dessine clairement. Et plus ce qui est à craindre est encore loin dans l'avenir, plus c'est éloigné de notre propre bien-être ou de notre malheur et plus c'est non familier en son genre, plus la lucidité de l'imagination et la sensibilité du sentir doivent être délibérément mobilisées à cet effet : une heuristique de la peur qui dépiste le danger devient nécessaire, qui non seulement lui dévoile et lui expose l'objet inédit comme tel, mais qui apprend même à l'intérêt éthique qui est interpelé par cet objet (alors qu'il ne l'avait jamais été auparavant) à se reconnaître lui-même. (Jonas Hans, 1995 : p. 300-301)

Il faut un objet fondamentalement vulnérable dont l'endommagement ou la disparition suscite en nous la crainte et nous interpelle affectivement. L'intérêt à agir pour la conservation de l'objet éthique ne vient pas d'une connaissance de ce qui adviendra dans l'immédiat, mais cet intérêt s'éveille davantage à mesure que l'avenir devient plus lointain et les circonstances à venir incertaines.

La seconde obligation, liée à la première, est l'adoption d'une attitude qui consiste à se laisser affecter par le salut ou par le malheur des générations futures. Mais il faut une cohérence entre l'idée du *malum* et l'attitude qui lui correspond. Le sentiment

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

que nous éprouvons envers ce qui doit être, est né de l'idée, et il faut une adéquation entre le sentiment et l'idée. Pour rendre compte de ce lien indéfectible entre l'idée et le sentiment, Maurice Blondel écrit dans *L'Action* :

> Pour que la première notion de moralité soit un phénomène de conscience, pour que l'idée même du droit soit un fait, pour que le sentiment d'obligation pratique se dresse comme un impératif devant la volonté, il faut d'abord que nous ayons appris à placer le vrai motif de notre conduite ailleurs que dans les faits : c'est par la médiation d'une métaphysique implicite que le devoir apparait à la conscience comme une réalité. Dans le phénomène d'une obligation consciente (pratiquée ou non, peu importe), il s'opère une synthèse du réel et de l'idéal. (M. Blondel, L'Action, 1993 : p. 299)

Cette pensée corrobore le concept de sentiment adéquat chez Hans Jonas. Il faut une « synthèse » entre la première et la seconde obligation, à savoir l'obligation d'avoir l'idée d'une humanité exigée sans condition, et l'obligation d'adopter une attitude conforme à cette idée.

Mais la teneur psychologique de la peur semble remettre en question sa dimension heuristique dans la tentative d'un fondement philosophique de la responsabilité.

4 Des limites de l'heuristique de la peur à l'approche compréhensive de l'agir tecnoscientifque

Le principe responsabilité n'est pas exempt de critiques qui lui sont adressées quant à son fondement et son application. Du point de vue du fondement, l'impératif de Jonas ne laisse pas de place à la discussion et au jugement. Le recours à la peur et à la précaution, la vision souvent apocalyptique que Jonas a des conséquences de la technique se prêtent à une accusation écofictionniste. Du point de vue de l'application, l'éthique de la nature, qui débouche sur le droit de la nature pose un problème pratique.

4.1 Du caractère inopérant de l'heuristique de la peur

Des points de vue conceptuel et pratique, il apparaît une différence essentielle entre la peur telle que conçue par Hobbes et celle théorisée par Hans Jonas à travers le concept d'« heuristique de la crainte ». La crainte, chez Jonas, est celle d'une éventuelle disparition de l'humanité. Elle constitue, précise-t-il, « le fondement moral de toute action responsable dans le monde et l'instrument le plus efficace pour prendre conscience du fait d'appartenir à la même humanité ». (E. Cananta, 2016/2017 : p. 13) La crainte n'est pas née du souci de notre propre être, mais de la préoccupation suscitée par l'idée d'une disparition de l'humanité en général ou de la possible déformation de l'homme. C'est le souci d'une triple destinée de l'homme : celui de son existence, de son intégrité et de sa dignité. En effet, l'homme doit non seulement exister, mais il doit être préservé de toute déformation et de toute atteinte de sa dignité. Eugenio Cannata souligne à cet effet une double exigence éthique qui sous-tend l'heuristique

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

de la crainte à savoir d'une part que l'homme doit continuer d'exister et que d'autre part « il faut garantir que ce soit un homme digne de ce nom et non un homme qui aurait été complètement déformé par la puissance débordante du progrès scientifique et technologique. » (E. Cananta, 2016/2017 : p. 14) Ce qui est en jeu, ce n'est pas l'homme individuel mais l'humanité dans son essence originelle. L'heuristique de la crainte n'est pas une peur naturelle née de l'expérience immédiate, elle repose sur une expérience de pensée, « […] elle nait de la représentation d'un mal futur que nous ne connaissons et ne connaîtrons jamais » (E. Cananta, 2016/2017 : p. 14). L'objet de la crainte est ontologique, c'est le devenir incertain de l'homme, dont on imagine la possible déformation.

Dans une approche comparative des deux auteurs sur les caractéristiques de la valeur, Bernard Sève dégage trois spécificités de la peur chez Hobbes : « Premièrement, elle [la peur] est égoïste, elle concerne ma propre vie et mon intégrité corporelle. Deuxièmement, elle est naturelle, c'est-à-dire indélibérée, car elle est causée par un danger effectif, une menace présente dans mon expérience. […] Troisièmement, elle est un mal, une entrave à la satisfaction d'être en vie. (B. Sève, 1993 : p. 115). La peur est donc chez Hobbes un moyen d'échapper à la perte de sa propre vie, « alors que la crainte heuristique dont parle Jonas est au contraire collective et altruiste, parce que son objet est le destin de l'humanité future, qui donc dépasse et transcende notre expérience historique et biologique individuelle ». (E. Cananta, 2016/2017 : p. 14) La question est de savoir comment apprécier l'impact d'une crainte « intellectuelle » dont le caractère abstrait nous éloignerait de toute prise sur le réel ? Cette question remet en question l'efficacité de la crainte dont l'objet n'est que virtuel. En effet, une menace réelle présente incite plus à l'action qu'une menace virtuelle inscrite dans le futur. Sous cet angle, la peur hobbesienne serait plus productive que la crainte au sens jonassien. C'est dans ce sens que Cannata Eugenio écrit : « En effet, il est évident que la peur qui dérive d'une menace réelle et concrète, comme celle d'une mort violente, représente une raison beaucoup plus forte et convaincante pour agir, alors que la peur dérivant d'une menace virtuelle peut souvent se révéler inefficace » (E. Cananta, 2016/2017 : p. 14). C'est pour cette raison que l'approche de Jonas est qualifiée de fantasmatique et de fictionnelle. En fondant la peur sur des menaces anticipées, Jonas détache l'action de l'expérience. En réalité, du point de vue épistémologique, l'action véritable requiert un ancrage dans la réalité. Jonas à certes vécu l'expérience d'une menace réelle de l'humanité durant la « guerre froide », ce qui l'autorise à procéder à une « figuration analogique » des scénarii dans lesquels l'avenir de l'homme serait en danger. Mais s'il manque cet ancrage, « l'anticipation risque d'être arbitraire, fantastique ». (B. Sève, 1993 : p. 115).

Une autre limite d'ordre pratique est soulevée dans l'heuristique de la crainte en ce sens qu'elle relève d'une attitude pessimiste et catastrophiste. Elle serait une entrave à l'innovation sur la base d'un danger potentiel. L'innovation, la créativité et l'action proactive sont incompatibles avec la peur qui est source d'immobilisme. Le « scénario du pire » auquel il faut toujours donner la priorité fait que « l'heuristique de la peur, loin de représenter une force productive, se révélerait une source d'immobilisme ». (E. Cananta, 2016/2017 : p. 11)

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

Ces limites pratiques de l'heuristique de la peur impliquent par ailleurs la question de sa pertinence dans le cadre de l'action politique.

En effet, appliquer le principe heuristique de la peur dans le cadre politique, revient s'inscrire, dans la gestion de la cité, dans une logique de conservation et de protection au nom du risque de la disparition possible de l'humanité. L'exigence de conservation de l'être peut contribuer à fournir « un alibi à toutes les stratégies de repli conservatoires. » (D. Marie, (2006) : p. 137).

En effet, l'État peut se fonder sur l'heuristique de la peur pour se résigner à l'inaction ou à interdire une action par un tiers sans justification convaincante. Sous le prétexte d'une menace simplement supposée ou inexistante, l'homme politique peut suspendre son action. Inversement, il peut sous-estimer un danger pourtant réel et mettre en œuvre une action aux conséquences néfastes et irréversibles. Dès lors, la légitimité d'une action politique dans l'application du principe de « l'heuristique de la peur » pose la question du droit du peuple à la participation dans les décisions politiques. Par ailleurs, en dépit des tensions politiques notées dans le monde, la paix fut maintenue entre les grandes puissances par ce qu'il est convenu d'appeler « l'équilibre par la terreur ». La peur pourrait donc, en lieu et place de la sagesse et de l'intelligence pure, constituer un moyen de faire prendre conscience des potentielles menaces de l'agir technologique.

Même si la peur dont il est question ici n'est pas d'ordre pathologique ou passionnel, son caractère opératoire connaît une autre limité née de l'accusation écofictionniste de l'heuristique de la peur. En réalité, le principe responsabilité, tel que formulé par Hans Jonas, suscite certes une prise de conscience des problèmes environnementaux nés des applications technologiques. Mais il semble éveiller l'angoisse à travers une phobie de la technique, et d'aucuns n'hésitent pas à le qualifier d'écofiction. En soulignant les dangers que soulève la technique, il ne manque pas de faire naître une certaine répulsion. Aujourd'hui, l'angoisse et la crainte auxquelles Jonas fait référence dénotent d'un catastrophisme né de la technologie moderne. L'idée que la technique puisse engendrer l'apocalypse, nourrie par le *Principe responsabilité* à travers l'heuristique de la peur , légitime d'une certaine façon l'attitude écofictionniste. L'écofiction peut être entendue comme la science-fiction orientée dans le domaine de l'écologie. Elle se fonde sur la conviction que les changements climatiques sont dus à la destruction des écosystèmes de la planète. Ainsi, l'écologie politique dont les « Verts » sont les porte-étendards, trouve dans l'écofiction une réalité pour faire prendre conscience de l'urgence à prêter attention à la nature et de la préserver. Mais l'écofiction n'est pas exempte de reproches, plusieurs critiques lui sont adressées. Du fait de son caractère irréaliste, elle est considérée comme une source de régression scientifique, de recul démocratique en ce qu'elle inhibe l'envie de connaître et restreint les libertés d'entreprise socio- économique ainsi que les initiatives politiques. La théorie jonassienne de la responsabilité pourrait créer une peur à l'égard de la science et de la technique, et ranimer le sentiment d'angoisse né des inventions scientifiques et techniques. Elle serait une sorte d'épouvantail que brandissent ses partisans pour inhiber les actions nécessaires au progrès de l'humanité et à la réalisation du bien être humain.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

Ces entraves que le principe responsabilité pourrait constituer au plan psychologique se trouvent aussi du point de vue de ses principes.

En effet, on remarque d'abord que la critique portée sur l'heuristique de la peur est d'autant plus liée aux affects que cette option fait la part belle à l'irrationnel et suscite la technophobie. Ensuite il faut souligner la tentation d'une fondation métaphysique de l'éthique jonassienne qui, en critiquant l'anthropocentrisme, installe un paradoxe en ce sens que l'être humain, en vertu de ses attributs intellectuels et physiques ainsi que de la responsabilité qui lui est foncièrement inhérente, se laisse difficilement convaincre ou persuader par la peur que Jonas utilise pour susciter le sentiment de responsabilité. Éveiller en l'homme ce sentiment de responsabilité revient à s'interroger sur sa capacité à s'arracher de son anthropocentrisme et de sa tension égoïste d'autoconservation. Mais il faut préciser que l'anthropocentrisme n'est pas un mal en soi, c'est l'égoïsme né d'un nouvel ordre politico-social et économico-technologique qu'il est légitime et plus raisonnable d'interroger et de comprendre.

4.2 De la peur à la compréhension

La peur, par la modération et la posture ascétique qu'elle suggère dans le cadre de l'éthique de la responsabilité sera difficilement adoptée dans la société moderne fortement marquées par le changement et l'innovation. Quel régime politique et quelles doctrine scientifique pourraient s'abstenir du progrès au nom de la peur. La catégorie de la peur est-elle opérante pour une responsabilité de l'homme d'État ou du savant dont les objets et les fins se situeraient dans le futur et porteraient sur des sujets non humains. Ces questions mettent en cause l'efficacité de l'heuristique de la peur dans l'action politique et dans l'investigation scientifique et technologique.

Par sa nature et sa vocation, la politique se rapporte aux actions, s'oriente vers une fin et fonctionne selon un rapport de domination. Max Wéber montre ces aspects essentiels de la politique en ces termes :

> Quand on qualifie une question de « politique », quand on dit d'un ministre ou d'un fonctionnaire qu'il est un fonctionnaire « politique » ou d'une décision qu'elle est conditionnée « politiquement », l'on entend toujours par-là que des intérêts relatifs à la répartition du pouvoir, à sa conservation ou à son transfert interviennent de manière décisive dans la réponse à cette question, ou bien que ces intérêts conditionnent cette décision, ou encore qu'ils déterminent la sphère de cette activité du fonctionnaire concerné. (W. Max, 2003 : P.119)

L'activité politique est donc par essence liée au pouvoir et à l'intérêt. Fortement marquée par la capacité de décision, elle cherche les moyens de contrôler l'objet de son action et les forces concurrentes qu'elle devra orienter et répartir en vue de les maîtriser. Or l'action politique fait face à l'omniprésence de la technologie devenue autonome et de ses objets difficilement maîtrisables. Jaques Ellul décrit l'autonomie absolue de la technique qui semble échapper à tout contrôle et jugement de valeur :

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

> La technique est autonome […]. Elle l'est d'abord à l'égard de l'économie ou de la politique. […] La technique conditionne et provoque les changements sociaux, politiques et économiques. Elle est le moteur de tout le reste, malgré les apparences, malgré l'orgueil de l'homme qui prétend que ses théories philosophiques ont encore une puissance déterminante et que ses régimes politiques sont décisifs dans l'évolution […]. L'autonomie se manifeste à l'égard de la morale et des valeurs spirituelles. La morale juge de problèmes moraux ; quant aux problèmes techniques, elle n'a rien à y faire. […] L'homme participe de moins en moins activement à la création technique, qui devient une sorte de fatalité, par combinaison automatique d'éléments antérieurs. E. Jacques (1954) : p. 121-123)

Cette autonomie de la technoscience apparaît à travers ses objets, son mode d'existence et surtout son ingérence dans toutes les sphères de la vie humaine. Elle se manifeste « à l'égard de l'économie et de la politique, provoque et conditionne des changements sociaux, politiques et économiques ». E. Jacques (1954) : p. 121-123)

La technoscience transforme les individus en « hommes techniques » et son modèle téléologique s'impose à la politique qui ne gouverne plus les hommes mais cherche à réguler les productions de la technique. La question est de savoir s'il faut se défaire de la technique ou s'adapter à son caractère totalitaire ? Quelle attitude convient-il d'adopter face à l'autonomie de la technique ? Faut-il rester indifférent ou utiliser la peur, fut-elle révélatrice d'une conscience d'un devenir apocalyptique originaire de la technique ? Comment comprendre la dimension aliénante de la technique et envisager la continuité de son usage ? En effet, l'autonomie et la préséance de la technique sont susceptibles d'engendrer une attitude réactionnaire de libération. Gilbert Simondon invite, paradoxalement, à se libérer *par* la technique non pas sous le rapport de la propriété ou de l'utilisation de l'objet technique, mais à travers sa connaissance et sa compréhension. L'usage ni la possession de l'objet n'est source de libération, et se libérer *de* la technique serait une attitude anachronique. Il faut dès lors vivre avec les techniques, ce qui revient à travailler à les comprendre. Or la peur qui invite à une prudence suspensive de l'agir renforcerait cet anachronisme face à une technique qu'il convient non pas de craindre ou de maîtriser, mais de comprendre et de connaître en vue d'en assurer le contrôle. Ce contrôle pourrait permettre de dépasser l'heuristique de la peur, récusable au nom de la rationalité scientifique. En effet, les représentations traditionnelles dans leur incapacité à intégrer la technoscience, tout comme la peur, développeraient psychologiquement une attitude de résistance face à la technique, un sentiment d'aliénation et d'angoisse qui relève de la technophobie. De cette posture psychologique qui se manifeste à travers une ignorance de la technique et de ses projets, résulte une attitude réactionnaire hostile à l'essor de l'activité tecnoscientifique. Or le caractère systémique de la technique requiert, pour sa régulation, « une culture commune ». Aux yeux de Simondon, la technoscience n'est en soi ni *a*-culturel ni anti-culturelle, mais elle ne saurait pour autant être assimilée par une culture anachronique et obsolète. Cette « culture commune » repose sur une conscience éthique qui appelle une responsabilité fondée non pas sur la crainte mais

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

sur la compréhension du mode d'existence de la technique et doit s'enraciner dans une catégorie qui établit le rapport discursif entre la technoscience et la responsabilité.

5 Conclusion

Au terme de la réflexion sur la place de la peur dans un univers technologique, nous voyons que l'heuristique de la peur reste inopérante face à l'autonomie de la technique. Du caractère délibérant de la crainte chez Hobbs à la peur éclairante sur la possibilité d'un mal qui pourrait advenir et qui incite à la prudence et à la sagesse chez Jonas, il apparaît un anachronisme face à l'autonomie de la technique. Du point de vue épistémique, le savoir éthique doit s'appuyer sur le « savoir factuel des effets lointains de l'action technique » (J. Hans, 1995 : p. 48) pour pouvoir apprécier et ajuster au mieux les actions présentes qui constituent la cause de ces effets. Autrement dit, si la philosophie fournit les principes d'une telle éthique, elle doit aussi se servir du savoir scientifique « des états futurs extrapolables de l'homme et du monde ». (J. Hans, 1995 : p. 48). Par cette approche, elle pourra apprécier la valeur de ce qui adviendra, c'est-à-dire les conséquences certaines, vraisemblables ou possibles de l'agir humain. L'approche de Hans Jonas recommande donc une connaissance scientifique des états futurs afin de définir, adéquatement et de manière intelligible, les conduites éthiques appropriées, en vue d'éclairer l'application politique qui peut seulement opérer avec des constats hypothétiques relatifs à ce qu'il faut attendre et ce qui doit, soit être fait soit être évité. Mais ce savoir s'accommode mal de la peur et l'action politique n'a que faire d'une « heuristique de la peur » inhibitrice de l'agir politique essentiellement continue et qui s'accommodant difficilement d'un principe suspensif.

C'est pourquoi nous arrivons à la conclusion que la peur telle qu'elle est considérée par Hans Jonas dans le cadre de la responsabilité, est inopérante. Dès lors il convient, dans la logique d'une investigation continue sur la technique et ses artéfacts et au regard de la continuité de l'action politique, d'adopter une approche compréhensive de la technique.

Bibliographie

ARISTOTE, *Métaphysique* A, 2, 982 b 10, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1991, p. 8-9.

BLITS, Jan H., *Hobbesian Fear Theory*, vol. 17, No. 3 (Aug. 1989), p. 425

BLONDEL Maurice, *L'action*, Paris, PUF, 1993, 502p.

CANNATA, Eugenio, *« Thomas Hobbes et Hans Jonas : deux conceptions productives de la peur »*, Séminaire de Mme L'Heuillet, *Les affects, les passions et les sentiments en politique*, Année académique 2016/2017, Université Paris-Sorbonne.

DILENS Marie, *La peur : émotions, passion, raison*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 2006, p. 137.

DEWITTE, Jacques, « Clonons un être humain », *Alter*, 22/2014, p. 211-232

ELLUL, Jacques, *La technique et l'enjeu du siècle*, Paris, Armand Colin, 1954, p. 121-123.

HOBBES, Thomas, *Léviathan*, ch. VI, II, note, Paris, GF, 1982,

HOBBE Thomas, *De Cive*, ch. 1, II, note, Paris, GF, 1982, p. 93.

JONAS *Hans, Une éthique pour la nature*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, 161p

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

JONAS Hans, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Les Editions du Cerf, 1995, 341p.

SEVE Bernard, « La peur comme procédé heuristique et comme instrument de persuasion », in Gilbert Hottois (dir.), *Aux fondements d'une éthique contemporaine* » : Hans Jonas et H. Engelhardt, Paris, Vrin, 1993, p. 115

WEBER, Max, *Le savant et le politique*, Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Grossein, Paris, La découverte, 2003, 206p.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057